

L'Analyse du discours persuasif dans *Zaïre* de Voltaire

The Analysis of Persuasive Discourse in *Zaïre* of Voltaire

Dr. Atiporn Sathirasut

Résumé

Composée par Voltaire, la tragédie *Zaïre* met en scène les personnages qui sont confrontés à la souffrance due au différend religieux. Ceux-ci s'adonnent aux pratiques oratoires où chacun fait preuve de l'art rhétorique afin d'amener l'autre à sa vue. D'où l'importance que nous accordons dans cette étude à l'art de persuasion en nous focalisant sur les trois composantes majeures de la preuve rhétorique : le recours à la logique rationnelle (le logos) pour appuyer le discours, le caractère moral de l'orateur (l'ethos) ainsi que son effet produit sur l'auditoire, et l'usage des arguments émotionnels (le pathos) en vue de susciter les émotions chez le destinataire.

Mots-clés : Voltaire, *Zaïre*, Rhétorique, Argumentation, Analyse du Discours.

Abstract

Zaïre, a drama written by Voltaire, portrays the protagonist suffering from the conflict caused by differences in religious beliefs. Characters are found arguing with one another and using their rhetorical ability to persuade the audience. The art of rhetoric designed for persuasion is then a central theme of this research article which focuses on three major components of rhetoric: the study of rationale to support argument, the moral ethics of the speaker and its influence on the listener's decision, and the use of pathos to convey the speaker's emotions to the listener.

Keywords: Voltaire, *Zaïre*, Rhetoric, Argumentation, Discourse Analysis.

Zaïre est au premier abord une tragédie amoureuse autour de laquelle cristallise le thème de l'opposition entre l'amour et le devoir chez les deux personnages principaux, en l'occurrence, le sultan Orosmane et sa captive *Zaïre*. Le drame sentimental de *Zaïre* n'aurait jamais pris une telle ampleur s'il n'avait pas été soutenu par la question de la croyance religieuse opposant la foi chrétienne à la foi musulmane. En effet, sous prétexte de sauver l'âme perdue de *Zaïre*, son père, Lusignan, ainsi que son frère, Nérestan, se donnent le devoir de contrecarrer son projet de mariage avec l'empereur turc, et de la convertir au catholicisme. Dès lors que la raison du cœur se mêle aux arguments religieux, que la passion humaine risque d'empiéter sur l'amour de Dieu, des personnages se livrent naturellement à des joutes oratoires en vue de défendre leurs propres idées. Ainsi abondent, dans leurs discours, les marques de l'éloquence rhétorique que chacun déploie afin d'emporter l'adhésion de l'autre.

Notons aussi que le ton des discours peut se varier d'une situation à l'autre : tantôt il est élogieux et exaltant, tantôt il est plaintif et condamnable. Mais quels que soient les types de discours prononcés, ils visent tous le même objectif : celui de susciter l'action chez le destinataire. En conséquence, se succèdent différentes formes d'expressions émotionnelles qu'adoptent les personnages au cours de leur prise de parole : qu'il s'agisse de la crainte ou de la pitié, de la joie ou de la tristesse,

de la haine ou de la colère. Cependant, malgré la richesse des arguments passionnels, les tirades de *Zaïre* ne sont en aucun cas dépourvues des jugements rationnels. En d'autres termes, les trois preuves rhétoriques s'imbriquent étroitement dans les dialogues, à savoir, le logos, l'ethos et le pathos¹. Les tirades qui font l'objet de notre étude mettront en lumière l'intrication de la logique et de l'affectif dans le domaine persuasif. Toutefois, nous pouvons saisir des nuances quant à leur intention argumentative. De fait, tandis que certaines cherchent à acquérir l'adhésion intellectuelle du destinataire davantage que son adhésion affective, d'autres semblent faire fond plus sur leur aspect sentimental que sur leur aspect rationnel. En d'autres termes, le recours aux preuves logiques (le logos) est plus frappant dans les discours de certains personnages, précisément ceux d'Orosmane ; inversement, les preuves subjectives (l'ethos et le pathos) sont remarquablement utilisées dans les discours de Lusignan, Nérestan et Zaïre.

Le but de notre recherche sera donc de déceler le trait dominant de chacun de ces discours et de dépister leur processus argumentatif. Car, de même que l'effet persuasif est tributaire de la plausibilité des preuves avancées par l'orateur, il est aussi dépendant des procédés par lesquels il fait couler ses arguments. L'orateur peut en effet avoir recours aux figures de rhétorique qui, loin de se borner à orner les discours, exercent un véritable rôle argumentatif. Corroborant l'argumentation, l'armature stylistique contribue à accroître les effets produits chez l'auditoire. D'autre part, la persuasion provient également de la mobilisation des vocabulaires à la fois subjectifs et axiologiques. Dans l'argumentation, les termes utilisés ne sont jamais neutres. En revanche, ils sont souvent porteurs de critiques qu'émet l'auteur à l'égard des valeurs, des opinions ou des croyances ancrées dans une société. La récurrence de l'emploi de certains registres lexicaux est susceptible de traduire son point de vue, sa prise de position et de véhiculer ses messages idéologiques.

Dans cette optique, l'étude de la mise en œuvre des techniques de persuasion dans cette tragédie de Voltaire nous permettra de mettre en évidence la rhétorique de l'écriture tragique voltairienne, et de nous éclairer sur sa vision humaine et ses idées morales.

I. Orosmane ou la dualité rhétorique

Le personnage d'Orosmane se dessine tout au long de la pièce sous deux traits principaux. D'un côté, on découvre un souverain lucide, équitable et magnanime qui se voue à son devoir et à son État. D'un autre côté, il se révèle comme un homme passionné, émouvant et sensible qui, succombant à ses émotions, n'agit que sous l'impulsion du cœur. Ainsi s'affrontent deux personnalités différentes : un Orosmane politique se trouve aux prises avec un Orosmane amoureux. Là, résident l'intérêt et l'attention qu'on doit accorder aussi bien aux types d'arguments auxquels il a recours qu'à la façon dont il les

¹ On entend par le mot « preuves » les moyens de la persuasion. D'après Aristote (1991: 22), les preuves rhétoriques sont de deux ordres : les preuves techniques et les preuves extra-techniques. Les preuves techniques (ou intrinsèques) relèvent de l'art de l'orateur. Elles sont produites au cours de son discours. On en distingue trois types différents : la preuve logique (logos), la preuve éthique (ethos) et la preuve pathétique (pathos). Quant aux preuves extra-techniques (ou extrinsèques), elles sont extérieures à l'art oratoire puisqu'elles existent dans les faits ou dans les textes. Ce sont les preuves matérielles utilisées surtout dans le cadre du procès judiciaire tels les témoignages, les aveux, les contrats, les textes de loi, ou les serments.

construit et les ordonne. Puisque l'homme conscient et sensé ne tient pas le même langage que l'homme en colère et jaloux, raison et passion font donc partie intégrante du discours à visée argumentative qu'adresse Orosmane à ses proches.

1. *La rhétorique rationnelle*

Dans l'argumentation politique d'Orosmane s'entremêlent les trois preuves rhétoriques parmi lesquelles le logos et l'ethos jouent un rôle prépondérant². En effet, en tant que chef suprême de l'État, Orosmane fait preuve à plusieurs reprises de sang-froid et de clairvoyance dans l'analyse de la situation politique de son pays. Ces caractères dignes d'un dirigeant se confirment dans cette réplique où il cherche à rassurer son confident : alors que Corasmin manifeste son angoisse quant à l'incursion de la flotte française en Syrie, le soudan donne une réflexion judicieuse à ce propos :

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes :
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes ;

705 Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits :
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes que pour nous Dieu fit croître en ces lieux. (Voltaire. 2004: 92)

Rappelons que nous sommes au temps de la septième croisade qu'entreprend Saint-Louis (Louis IX) au XIII^e siècle (1248-1249). Si Orosmane est en mesure de s'exprimer avec une telle assurance, c'est parce qu'il se repose sur l'autorité de son raisonnement déductif. C'est-à-dire que sa conclusion (le retrait de la flotte française) est une déduction du bilan qu'il a établi des guerres saintes menées précédemment. D'où on peut inférer ce syllogisme³ :

1. Beaucoup de chrétiens (les Français et leurs coreligionnaires) ont perdu leur vie au moment du combat avec les musulmans, de même qu'un certain nombre d'eux n'a pu survivre aux difficultés liées aux situations géographiques et aux conditions climatiques des régions désertiques.
2. Les Français ne veulent certainement pas revivre la même catastrophe ;
3. Donc, ils vont renoncer à leur prétention de reconquérir la terre sainte.

Or, l'argumentation d'Orosmane ne se présente pas ici sous sa forme complète parce que la majeure n'a pas été formulée. Il ne s'agit alors que de l'enthymème ou du syllogisme rhétorique⁴. Il en résulte que la force de son raisonnement tient non seulement à la structure logique sur lequel il se base, mais également à l'usage de l'implicite qui requiert une participation active de l'interlocuteur pour déchiffrer le message manquant. Car le non-dit est un moyen d'expression, comme le disait Oswald

² Rappelons que la notion de logos se rapporte au caractère logique des arguments et celle d'ethos est centrée sur l'image morale que l'orateur projette de lui-même pendant son discours.

³ Le syllogisme est un mode de raisonnement par déduction, comportant trois propositions : deux prémisses (la majeure et la mineure) et une conclusion.

⁴ À la différence du syllogisme logique, le syllogisme rhétorique ou l'enthymème est un raisonnement raccourci : on peut omettre aussi bien la majeure que la conclusion.

Ducrot (1980: 6), « qui ne l'étale pas, qui n'en fasse pas un objet assignable et donc contestable ». Orosmane peut ainsi asseoir sa conviction après qu'il a été informé que les Français se dirigeaient d'ores et déjà vers l'Égypte :

715 J'en reçois à l'instant la première nouvelle ;
 Contre les mamelucks son courage l'appelle ;
 Il cherche Méledin, mon secret ennemi ;
 Sur leurs divisions mon trône est affermi.
 Je ne crains plus ni Égypte ni la France.

720 Nos communs ennemis cimentent ma puissance,
 (...) (Voltaire. 2004: 92-93)

Se joint à l'image d'un souverain perspicace celle d'un tacticien habile dont la largeur de vue est susceptible d'inspirer la confiance à son allocutaire. Et qui plus est, il n'est pas dépourvu de qualité morale. Son sens de l'équité se fait ressentir dans cette injonction où Orosmane tient à témoigner du respect envers son ennemi. Voulant réformer la loi traditionnelle de son pays, il permet alors à Nérestan, ancien prisonnier chrétien qui avait été libéré sur son ordre, d'entrer dans la première enceinte de son palais :

235 Qu'il paraisse. En tous les lieux, sans manquer de respect
 Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
 Je vois avec mépris ces maximes terribles,
 Qui font de tant de rois des tyrans invincibles. (Voltaire. 2004: 75)

Homme de réflexion et de vertu tel qu'il paraît, le soudan sait aussi parler avec son cœur. Car en dehors de la voie rationnelle, il essaie encore d'inciter l'autre à agir en l'émouvant, en éveillant chez lui la compassion. Par conséquent, dans cette tirade qui s'adresse à Zaïre, on se rendra compte de l'articulation des logos, ethos et pathos. De là, notre prochaine analyse s'attachera à démontrer le fonctionnement de ces trois éléments constitutifs de la rhétorique d'Orosmane :

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
 Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
 J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
 160 Devoir en musulman vous parler sans détour.
 Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
 Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple ;
 Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
 Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs ;
 165 Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
 Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses ;
 Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,
 Gouvernant mon pays du sein des voluptés ;
 Mais la mollesse est douce, et sa suite est cruelle.
 170 Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
 Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
 Ces califes tremblants dans leurs tristes grandeurs,

Couchés sur les débris de l'autel et du trône,
 Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone :

175 Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,
 Maître du monde entier, s'ils avaient été d'eux.
 Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie ;
 Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,
 Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;

180 Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain ;
 Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
 Maître encore incertain d'un État qui chancelle,
 Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés ;
 Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;

185 Et lorsque la trompette, et la voix de la guerre
 Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
 Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
 Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.
 J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,

190 De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
 De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
 De partager mon cœur entre la guerre et vous.
 Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
 La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,

195 Du sérail des soudans gardes injurieux,
 Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
 Je sais vous estimer autant que je vous aime,
 Et sur votre vertu me fier à vous-même.
 Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur ;

200 Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
 Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
 Corromprait de mes jours la durée odieuse,
 Si vous ne receviez les dons que je vous faits
 Qu'avec ce sentiment que l'on doit aux bienfaits.

205 Je vous aime, Zaïre ; et j'attends de votre âme
 Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
 Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
 Je me croirai haï d'être aimé faiblement.
 De tous les sentiments tel est le caractère.

210 Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
 Si d'un égal amour votre cœur est épris,
 Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix ;
 Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
 Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

(Voltaire. 2004: 72-74)

Il est certain qu'afin de conquérir le cœur de la femme qu'il désire pour épouse, Orosmane doit se montrer sincère, crédible et émouvant devant son interlocutrice. Voilà pourquoi plusieurs techniques

argumentatives se soutiennent dans cette tirade, de façon à accroître la crédibilité de l'énoncé du soudan. Selon quel plan structure-t-il et présente-t-il ses arguments ? Bien entendu, cela est en fonction de leur poids argumentatif et des effets qu'ils tendent à produire chez la destinataire. En effet, on peut diviser le discours d'Orosmane en quatre parties suivant les règles de la rhétorique classique⁵ :

(1) Exorde : l'introduction se situe du vers 157 au vers 160. Pour s'attirer la sympathie de sa bien-aimée, Orosmane met en avant son ethos (son image morale) et celui de Zaïre. En d'autres termes, il se présente comme un homme franc, ouvert et honnête, résolu à « parler sans détour ». De même, il s'adresse à son amante dans cette apostrophe révérencieuse « Vertueuse Zaïre », afin de la mettre dans de bonnes dispositions à son égard. Après cela, il en vient au but de son discours : celui d'informer Zaïre de son point de vue concernant la coutume musulmane pour dissiper ses craintes relatives au mariage.

(2) Narration : le soudan expose les faits relatifs aux usages traditionnels de son pays tout en s'appuyant sur les exemples tirés des faits historiques. Cette partie narrative, qui va du vers 161 au vers 188, s'ouvre avec un rappel de la pratique coutumière des souverains arabes (v. 161-168) : la loi musulmane les autorise à avoir plusieurs femmes. Or, Orosmane n'entend point user de ce droit et il s'oppose à la polygamie. Le fait qu'il refuse de rentrer dans le moule joue évidemment sur son ethos oratoire. Celui-ci se trouve accrédité davantage lorsqu'il fournit des preuves à l'appui, en l'occurrence des exemples évoqués sous forme de deux récits. Le premier (v. 169-176) retrace la décadence du califat de Bagdad, due surtout à la vie de débauche à laquelle se livraient les califes. Le second (v. 177-188) relate la reconquête de Jérusalem par les sultans arabes⁶ qui réussissent à assurer la passation de pouvoir de génération en génération : d'où son devoir, en tant que successeur du trône, de défendre son État et de perpétuer sa dynastie.

Rappelons que l'exemple est un mode de raisonnement qui a recours à un fait particulier (Aristote. 1991: 162) ; l'argumentation par l'exemple est fondée sur les lieux communs⁷, précisément, le

⁵ Nous nous référons ici aux techniques de la disposition préconisées par Cicéron (Declercq. 1992: 157-159). Les quatre parties du discours sont :

1. L'exorde est la partie introductive dans laquelle l'orateur cherche à retenir l'attention de l'auditoire au sujet qu'il veut soumettre à son assentiment. Elle vise deux objectifs : capter la bienveillance de l'auditoire et de lui faire comprendre le propos de son discours.

2. La narration est l'exposé ou la reconstitution des faits. Un bon récit doit répondre à ces trois exigences, c'est-à-dire, la concision, la clarté et la vraisemblance.

3. La confirmation est l'énoncé des arguments, des raisons probantes. L'orateur doit les classer et les présenter selon leur importance.

4. La péroraison est la partie conclusive du discours. Elle a pour fonction de récapituler les thèmes du discours en les amplifiant.

⁶ Les événements mentionnés dans cette tirade ont lieu au siècle précédent, avant la septième croisade. Malgré la méprise de l'auteur quant à la reconstitution des faits historiques, et qu'elle soit volontaire ou non, nous nous en tenons, dans notre analyse argumentative, à la version présentée dans la tragédie.

⁷ Les lieux ou topos sont « des méthodes d'argumentation, d'ordre d'abord logique, mais consubstantiel à la mise en discours. (Molinié. 1992: 191.) On distingue les lieux communs des lieux spécifiques. Les premiers sont des schèmes de raisonnement admis dans lesquels l'orateur fait passer ses arguments propres. Comme l'indique leur nom, leur caractère général les rend applicables en toutes circonstances et à tous les sujets : ce sont les lieux du possible ou de l'impossible,

lieu de la possibilité et de la réalité qui, au sens aristotélicien, part de l'idée que les faits futurs ont le plus souvent leur analogie dans le passé. De ce fait, on peut en conclure que si Orosmane s'adonne au goût immodéré de la vie du harem comme l'avaient fait certains de ses homologues dans le passé, comme eux, il n'échappera pas à sa chute. Mais il choisit de se démarquer d'eux et de prendre l'exemple sur les chefs victorieux. On s'aperçoit, par ailleurs, que les deux cas particuliers évoqués sont proposés, d'un côté comme un antimodèle à repousser ; et d'un autre côté, comme un modèle à suivre. L'argument par le modèle repose en effet sur l'argument d'autorité. Tandis que l'introduction du modèle tend à susciter l'imitation par le biais de la notoriété de ceux qui ont auparavant remporté un succès, l'antimodèle se distingue par ses caractères répréhensibles à éviter.

On reconnaît à l'exemple ses valeurs démonstratives et illustratives : il prouve qu'un fait est possible, et en même temps, il fait appel à la puissance imageante des témoignages apportés. En alliant les preuves morales aux preuves rationnelles, Orosmane réussit à projeter cette image de lui : il est plus un homme de principe et d'esprit qu'un homme de passion.

(3) Confirmation : il s'agit de confirmer l'image que le sultan élabore de sa personne. Cette partie s'organise en trois temps. Les vers 189-192 relèvent de la première confirmation dans laquelle Orosmane rassure son amante de sa décision finale : il décide de rompre avec la pratique conjugale de ses ancêtres et de vouer un seul et unique amour à Zaïre. Son procédé de raisonnement s'appuie, observe-t-on, sur la relation logique qui s'établit dans la même proposition grâce au connecteur « et » (v. 189). Celui-ci revêt une fonction argumentative dans la mesure où il permet à Orosmane d'argumenter à la fois pour son honneur et son amour. Car de même qu'il tient à la liberté de son État, il est attaché à Zaïre. Le devoir et la passion ne sont donc pas des valeurs antagonistes. Par contre, elles sont conciliables, voire complémentaires à condition qu'on n'en abuse pas.

Cette déclaration solennelle est ensuite suivie d'une réfutation (du vers 193 au vers 198). L'amoureux envisage l'objection qu'il risquerait d'essuyer. À l'opposé du préjugé que Zaïre pourrait entretenir, selon lequel les femmes du sérail, se sentant seules ou délaissées, consentent à entretenir des relations secrètes avec les eunuques, il ne laissera sa future épouse affronter cette épreuve douloureuse. De plus, Orosmane se réclame de la vertu de Zaïre sur laquelle il compte. Dans ce cas, la technique de la prévention argumentative sert non seulement à neutraliser cette idée préconçue du destinataire, mais aussi à parer à une éventualité fâcheuse. Là encore, il fait suivre à la prolepse argumentative une deuxième confirmation dans les vers 199-204 où il réaffirme les sentiments forts qu'il éprouve envers Zaïre et sollicite vivement son consentement.

(4) Périphrase : la tirade se clôt dans les vers 205-214. Dans cette partie conclusive où Orosmane veut éveiller, chez Zaïre, sa passion, et la toucher au plus profond de son cœur, il réitère, de manière bouleversante et intensive, sa promesse d'amour tout en soulignant son désir de mariage. Ainsi, son discours foisonne en termes expressifs à valeur hyperbolique, de sorte que les émotions sont

du plus ou du moins, du réel ou de l'irréel. Les seconds sont les arguments propres à des sujets déterminés tels la politique, la physique, l'éthique, la finance etc. Ils varient donc selon le sujet qui fait l'objet du discours.

portées à leur plus haut degré. Ce sont les expressions à effets pathétiques comme « brûlante flamme », « ardemment », « faiblement », « tous », « excès », « seul » qui donnent une force accrue à son argumentation.

Il ressort de ce qui précède que la crédibilité du discours du soudan consiste aussi bien dans le bien-fondé de ses arguments que dans l'élaboration de son ethos oratoire et dans sa capacité d'ébranler l'âme. Telle est la caractéristique du procédé de raisonnement mis en œuvre par Orosmane qui, en bon politique, affiche le souci de se faire comprendre de l'autre au moyen des preuves, même en matière d'amour. Or, il en sera autrement quand il adoptera une autre posture, celle d'un homme passionné. Car soustrait à la raison, l'homme amoureux tentera de faire valoir ses arguments émotionnels.

2. La rhétorique de la passion

Orosmane se révèle un autre homme lorsqu'il se croit trahi par sa bien-aimée. En effet, il soupçonne que le cœur de Zaïre ne lui appartient plus et qu'elle le donne à Nérestan. Or, Orosmane ignore le lien sanguin qui réunit ces deux personnages et qui les oblige à se voir en secret. Alors, en proie à une vive jalousie, il perd le sens du discernement et s'adonne à une colère impétueuse dans cette réplique adressée à son officier, Corasmin :

	Corasmin
	N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos lois,
1010	Qu'il jouît de sa vue une seconde fois ?
	Qu'il revînt en ces lieux ?
	Orosmane
	Qu'il revint, lui, ce traître ?
	Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?
	Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
	Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi :
1015	Déchiré devant elle, et ma main dégouttante
	Confondrait dans son sang le sang de son amante...
	Excuse les transports de ce cœur offensé ;
	Il est né violent, il aime, il est blessé.
	Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse ;
1020	À des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
	Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
	Non, son cœur n'est point fait pour une trahison :
	Mais je ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
	A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
1025	A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
	Les éclaircissements sont indignes de moi.
	Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
	Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
	Allons, que le sérail soit fermé pour jamais ;
1030	Que la terreur habite aux portes du palais ;
	Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.

Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
 On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
 Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
 1035 Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
 Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
 Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
 S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir. (Voltaire. 2004: 104-105)

Orosmane est ici confronté à sa propre personne. Il est partagé entre sa fierté et sa passion. Cette confrontation des deux sentiments adverses se manifeste du début à la fin de la tirade. À commencer par les vers 1011-1016 où le roi déverse sa rancune et sa fureur. Celles-ci sont amplifiées à l'aide de l'usage itératif de la préposition « mais » à travers lequel se profile l'orientation argumentative de son discours. De fait, ce « mais » s'oppose à l'attitude de Corasmin qui, ayant discrètement glissé des reproches à son maître⁸, craint que ce dernier ne s'incline devant la force de sa passion amoureuse et n'abandonne son devoir. Le « oui » (v. 1013) laisse entendre qu'il reconnaît son erreur, mais il ne veut pourtant pas céder. Il se rattrape donc dans les énoncés introduits par les « mais » (v. 1014-1015) qui la rectifient et sous-entendent cette objection : « Ne croyez pas que je commette à nouveau la même erreur en le laissant partir pour vivre heureux avec Zaïre. Il n'aura plus droit à ma clémence. La seule chose qu'il méritera, sera le supplice. Et il sera à la hauteur de sa trahison ».

Tout à coup, son déferlement de courroux semble s'adoucir. Son air tempéré s'explique en fin du vers 1016 par les points de suspension. Ceux-ci marquent une interruption⁹ brusque de la parole due à l'effet d'une émotion intense éprouvée par le locuteur. Et il se rétracte¹⁰ par la suite dans les vers 1017-1018 où l'emportement du « je » paraît justifié et se prolonge dans l'expression synecdochique « ce cœur ». Reprise sous forme de pronom personnel « il » dans un style ternaire, l'usage de la synecdoque n'est qu'un renforcement de la douleur exacerbée du sujet.

Mais le « je » va prendre le relais dans les quatre vers qui suivent (1019-1022). Là, se précise derechef le terrible dilemme : le « je » se balance entre le sentiment de la vengeance à laquelle appelle son honneur et celui de la souffrance dont il ne saurait se remettre. Le balancement du sujet s'accroît donc grâce au procédé de parallélisme employé dans le vers 1019. Tantôt il veut croire à la vertu de Zaïre : d'où les objections qu'il se renvoie avec vigueur à lui-même (v. 1021-1022), tantôt il cherche à préserver son orgueil dans le cas où sa suspicion deviendrait réelle (v. 1023-1026). Et c'est au moyen des reprises anaphoriques de la préposition « à » que se traduit son extrême souci de se montrer

⁸ Orosmane enfreint la loi musulmane en autorisant l'entrée d'un homme, en l'occurrence, Nérestan, au sérail. Concernant la violation des lois, Corasmin a fait également allusion dans ses reproches au fait qu'Orosmane avait ordonné la libération de Nérestan et des autres prisonniers chrétiens.

⁹ L'interruption est une figure de style par tour de phrase. Sa fonction consiste à laisser tout à coup « une phrase déjà commencée, pour en commencer une autre toute différente, ou pour ne reprendre la première qu'après l'avoir entrecoupée d'expressions qui lui sont grammaticalement étrangère ». (Fontanier. 1977: 372-373.)

¹⁰ La rétractation se définit comme une figure de pensée par laquelle le locuteur se corrige, au cours de sa pratique discursive, en changeant d'avis ou de décision. (Robrieux. 1993: 75.)

encore digne de sa souveraineté. Par l'effet de symétrie, les paroles scandées et martelées sont à la fois le moyen qui rappelle le sujet à son devoir, et celui qui lui permet d'exorciser sa douleur.

D'ailleurs, on observe l'abondance des vocabulaires antithétiques renvoyant aux deux champs lexicaux contradictoires relatifs à cette rivalité de sentiments. Ainsi, le sentiment de fierté se caractérise par son refus des comportements suivants : « s'abaisser », « s'avilir », « souffrir », se conduire d'une manière « indigne » et « honteux », agir avec « bassesses », et se laisser « asservir ». En revanche, le pathétisme de son amour passionnel se fait écho dans les termes soulignant le déchirement de l'être amoureux : « trahi », « déchiré », « dégouttante », « offensé », « blessé », « fureurs », « faiblesse », « gémir », « caprice », et « terreur ».

Finalement, l'antagonisme entre ces deux valeurs opposées semble trouver une issue. Le soudan fait des efforts pour se ressaisir. Alors, il se réitère sa propre décision en signe de dernier sursaut de dignité (v. 1027-1028). Les arguments politiques (v. 1029-1035) reprennent leur cours, et s'ordonnent dans une proclamation impérative et emphatique dont le caractère solennel est renforcé par l'emploi des trois verbes modaux « pouvoir », « vouloir » et « devoir ». Dès lors, le roi rebâtit son ethos en renouant avec son image de souverain qui paraît, cette fois-ci, beaucoup moins indulgente et particulièrement autoritaire (v. 1037-1038).

Ainsi se dévoile la deuxième figure d'Orosmane qui argue principalement des valeurs affectives. Entretenu dans une profonde perplexité et blessé dans son amour-propre, son personnage s'avère incapable de raisonner avec la lucidité qui était pourtant sa première qualité. Ses arguments émotionnels ne font que témoigner du conflit intérieur qui déchire son personnage. Furieux, il ne peut dissimuler son ressentiment et réplique avec froideur :

Madame, c'en est fait, une autre va monter
 Au rang que mon amour vous daignait présenter ;
 Une autre aura des yeux, et va du moins connaître

1140 De quel prix mon amour et ma main devaient être. (Voltaire. 2004: 108-109)

Le roi ne doit jamais s'avouer vaincu. S'il doit tout perdre mais si son honneur est sauf, il pourra encore en rester fier. C'est sous cet angle-là qu'Orosmane envisage son avenir sentimental :

Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout,
 Que j'aime mieux vous perdre, et loin de votre vue,
 Mourir désespéré de vous avoir perdue,

1145 Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi. (Voltaire. 2004: 108-109)

Le fait qu'il se désigne par son nom (v. 1142) donne à sa déclaration un caractère tranchant et péremptoire. L'accent est à nouveau mis sur son rang social, comme si l'évocation de son propre personnage contribuait à le restituer dans sa grandeur. Car elle insiste sur la distance qui sépare le roi d'une esclave. Tout puissant comme il est, il réussira de toute façon à surmonter cette cruelle épreuve, puisque Orosmane est, prétendait-il, capable de tout. Son discours se durcit par la suite, et partant, il ne

laisse qu'une alternative à Zaïre, soit qu'elle se confesse et bénéficie de son pardon, soit qu'elle se taise et se soumette à sa vengeance terrible :

- 1335 Jugez-vous : répondez avec la vérité
 Que vous devez au moins à ma sincérité.
 Si de quelque amour l'invincible puissance
 L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
 Il faut me l'avouer, et dans ce même instant,
- 1340 Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
 Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore :
 Songe que je te vois, que je te parle encore,
 Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
 Que c'est le seul moment où je peux te pardonner. (Voltaire. 2004: 117)

On note que le brusque passage au tutoiement du vers 1340 correspond au passage de la colère à la tendresse. Sa hargne s'estompe à la seule idée de la grâce qu'il propose d'accorder à sa bien-aimée. Mais cette espérance de la réconciliation s'écroule subitement. Car le discours reprend aussitôt son ton véhément et son auteur redevient farouche et intransigeant. Le sultan ôte la parole à l'amoureux et impose sa loi. Sa volonté de s'affirmer s'exprime à travers la multiplicité d'impératifs qui rendent encore plus pressantes et plus contraignantes ses sommations. Par surcroît, les indices temporels (« il est temps », « ce même instant », « encore », ou « le seul moment ») y participent de manière à faire ressortir l'urgence et la nécessité pour Zaïre de passer à l'aveu.

L'amant doux et affectueux disparaît définitivement au profit d'un rival vindicatif et impitoyable qui s'apprête à assouvir sa rage. N'étant plus maître de lui-même, Orosmane est enfin amené à commettre l'irréparable :

- J'ai vengé mon injure.
 Ôtons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?...
 Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait. (Voltaire. 2004: 127-128)

Les paroles en suspension dénotent le grand désarroi du « je » qui oscille entre la culpabilité et la satisfaction devant le coup de poignard qu'il avait porté à Zaïre. Le « je » se pose en victime et tente de réhabiliter son acte criminel : c'est la punition légitime de l'action coupable d'une femme « infidèle » et « parjure » comme Zaïre¹¹. La réhabilitation de sa conduite s'effectue grâce à la mise en valeur de deux pôles de position : le « je » qui a subi (« mon injure ») et le « elle » qui a commis (« son forfait »). Mais dès que la vérité a été mise au jour, le sultan est bourrelé de remords et ne cesse de rabâcher péniblement son amour avant de mettre fin à ses jours :

- Zaïre ! Elle m'aimait ? Est-il bien vrai, Fatime ?
 Sa sœur ?... J'étais aimé ?

¹¹ Par méprise, Orosmane traite, avec colère et dédain, sa bien-aimée de différents noms : « traître » (v. 1513), « misérable Zaïre » (v. 1514), « infidèle » (v. 1520, v. 1554), « perfide » (v. 1555, v. 1578) et « parjure » (v. 1561).

Ensuite :

Tu m'en as dit assez. Ô ciel ! j'étais aimé !

1605 Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage... (Voltaire. 2004: 129)

Pour conclure, nous avons constaté le rôle de l'émotion dans la persuasion. Au contraire d'un Orosmane politique qui veut prouver, par voie rationnelle, la vérité de ses dires, un Orosmane amoureux veut bouleverser, par l'intensité émotive, le cœur de la femme qu'il aime. Si la rationalité concourt à la validité de ses raisons politiques, l'expressivité, quant à elle, donne une consistance esthétique et affective aux raisons du cœur. Aussi ces deux composantes rhétoriques sont-elles complémentaires, voire indissociables de la pratique oratoire.

II. L'éloquence religieuse : les cas de Lusignan et de Nérestan

Prisonnier de longues années dans un cachot, le roi Lusignan a enfin retrouvé sa liberté. Il a aussi revu son fils, Nérestan, et sa fille, Zaïre, après les avoir perdus de vue depuis sa captivité. Or, sa joie n'est que d'une courte durée parce qu'il a appris que sa fille était de confession musulmane et qu'elle était tombée amoureuse de l'ennemi. Affligé par cette nouvelle effroyable, le vieux roi se lance dans cette adjuration où il donne libre cours à son expression du pathos :

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah ! mon fils ! À ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;

650 J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants :
Et lorsque ma famille et par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !

655 Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;

660 C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs... Ô fille encore trop chère !
Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,

665 Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée !
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieus.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,

670 Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,

En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
 Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.

675 Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
 C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
 C'est là que de sa tombe, il rappela sa vie.
 Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,

680 Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu ;
 Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
 Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire ;
 Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
 Sur ton front pâissant Dieu met le repentir :

685 Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
 Et je reprends ma gloire et ma félicité
 En dérobant mon sang à l'infidélité.

(Voltaire. 2004: 90-91)

Le ressort pathétique de ce discours fervent repose essentiellement sur la peinture du drame du christianisme qu'offre Lusignan aux yeux de sa fille, dans l'unique but de lui faire abjurer sa foi musulmane. On remarque donc que son argumentation religieuse se construit en rapport avec les notions de sacré et de profane. Effectivement, Lusignan incarne à la fois la figure du père et celle d'un martyr. Martyr parce qu'il a souffert de sa situation d'exil et de solitude qu'il remémore avec horreur dans les vers 649-651¹². Père parce qu'en qualité d'ancien roi de Jérusalem, il incarne la religion catholique. Alors, il représente le père des chrétiens (v. 660). Mais il est avant tout le père de famille : le père malheureux et désespéré. Alors que tout le monde reconnaît en lui le premier défenseur du christianisme, sa fille a commis une impiété puisqu'elle a embrassé la religion de l'ennemi.

De là, il argue, dans son plaidoyer en faveur du christianisme, de la primauté des liens du sang et de la solidarité qu'il considère comme sacrés et inviolables. Lusignan revendique d'abord sa paternité (v. 658) ; Zaire oserait-elle renier ce lien familial ? Au surplus, il invoque le sentiment de fraternité afin de justifier son appel au combat contre les ennemis héréditaires. Les croisades ont fait couler beaucoup de sang du côté des chrétiens. Ce sont non seulement ceux des rois qui ont combattu en chefs de guerre (v. 659), mais ils appartiennent encore aux combattants de Dieu, à ses frères chrétiens (v. 660-661). Étant donné que Zaire est de la race des rois et qu'elle est née chrétienne, comment pourrait-elle désavouer les siens et demeurer indifférente à un tel sacrifice ?

¹² Le Lusignan de la tragédie est un prince issu des rois de Jérusalem. Son personnage est conçu, avec quelques altérations, d'après le modèle du glorieux Guy de Lusignan. Historiquement, ce dernier a perdu sa femme et ses quatre enfants au siège de Saint-Jean-d'Arce (1090), alors que le Lusignan de Voltaire a perdu ses fils et leur mère au sac de Césarée. En outre, Guy de Lusignan ne mourut pas à Jérusalem, comme le voulait Voltaire, mais à Chypre. (Guntzberger. 1934: 14)

En outre, Lusignan évoque, dans une hypotypose saisissante, le sang répandu de sa mère et de ses propres frères (v. 665-668). Le rappel de leur mort tragique au moyen d'une description vivante « je la vis (...) », qui atteste la véracité du témoignage, donne une forte présence aux événements dans l'esprit de l'allocutaire. Les souvenirs ressuscités de l'enfance perdue de Zaïre ne servent qu'à faire vibrer son cœur sensible. Par ailleurs, vu les atrocités du crime perpétré par les infidèles, Zaïre s'obstinerait-elle encore à se ranger de leur côté ? En fondant ses arguments sur les liens paternel et fraternel, Lusignan veut interpeller la conscience morale de sa fille et lui sous-entend cette réflexion culpabilisante : ceux qui sont unis par ces liens sacrés ne doivent jamais trahir les leurs. Comme le père, la mère et les frères ont lutté pour défendre la même cause, en l'occurrence, celle de Dieu, en tant que fille, Zaïre doit se conformer aux exemples que la famille lui a montrés.

La pression qu'exerce Lusignan sur Zaïre afin d'obtenir sa conversion va croissant, de même que les effets pathétiques qui en découlent sont grandissants avec l'évocation des lieux de Jérusalem (v. 670) où le sang divin a été versé (v. 672). Autrement dit, la rhétorique véhémement du père dévot transporte sa fille dans un espace sacré, et la fait plonger dans les récits bibliques. On note que l'emploi accumulé des déictiques spatiaux mettant en valeur la sainteté des lieux, a pour objectif de montrer avec insistance le rattachement de Zaïre à la religion chrétienne. En effet, Lusignan fait appel à l'indignation de Zaïre lorsqu'il évoque la violation du Cénacle, « ce temple » (v. 673) où a vécu et enseigné le Christ. Son exhortation redouble d'émotion à l'aide de la référence spatiale « près de » qui reconstitue l'épisode de la profanation.

Y vient s'ajouter, au moyen du déictique « ici » (v. 676), la réactualisation de la scène macabre, où le Christ a souffert le martyr avant d'être crucifié sur le mont du Golgotha (« la montagne »). C'est l'image du messie, se sacrifiant pour racheter le péché de l'humanité entière, qui est mise en relief, en vue de susciter la compassion et sensibiliser l'âme encore réticente de sa progéniture. Remarquons également que le verbe « laver » employé dans le vers 676 illustre clairement ce rôle messianique, en ce sens qu'il connote l'idée de purification par le sang consacré du Christ. De manière analogue, un autre embrayage de lieu, « là » (v. 678), fait resurgir le spectacle de la résurrection du Christ dans l'Église du Saint-Sépulcre (« sa tombe »). Ces lieux symboliques de la vie et de la mort du Christ, qui témoignent de la bonté et de la transcendance divines, ne peuvent qu'impressionner et inspirer la foi à celle qui les perçoit (« parle ») et les contemple (« Vois », « Tourne les yeux »).

La remémoration des scènes bibliques cherche à provoquer le sentiment de fascination chez Zaïre (vers 675-678), tandis que la référence aux lieux saints suscite, chez elle, le sentiment de respect. S'aligne donc, dans les vers 679-681, le complément de lieu « y » dont l'usage réitéré et soutenu dans un rythme binaire, vise à marquer l'ubiquité de Dieu. Une fois qu'une hérétique pénètre dans cet espace sacré et qu'elle s'imprègne de la Providence clémente et miséricordieuse, elle ne pourra pas ne pas reconnaître une erreur passée et confesser une foi nouvelle. Cela étant, Lusignan envisage l'abjuration définitive de l'islam par sa fille et nous montre son adhésion au christianisme : les vers 683-684 mettent en scène le personnage de Zaïre qui s'en repent et se rachète en recevant l'eau du baptême. Il est à signaler que l'usage du présent de l'indicatif donne à la représentation les dimensions du concret et du

réalisme. À partir de là, Lusignan peut enfin soulager sa conscience et se réjouir d'avoir accompli ses devoirs de père et de chrétien, puisqu'il est parvenu à ramener son enfant dans le droit chemin (v. 685-688).

D'ailleurs, on observe que les malheurs du père, son sang, ses souffrances sont assimilés, comme l'avait souligné à juste titre Chateaubriand dans le *Génie du christianisme*, aux malheurs, au sang, et aux souffrances du Christ (Guntzberger. 1934: 97). Le caractère pathétique du christianisme est perçu à travers l'accumulation du présentatif « c'est ... », des formules anaphoriques¹³ et des parallélismes¹⁴. Là encore, les cris de douleur de Lusignan se répercutent dans l'enchaînement allitératif¹⁵ de la consonne /r/ qui accentue à la fois la misère d'un père et celle d'un martyr : « expiré », « péri », « affreux », « larmes », « implorai », « malheureux », « martyrs », « triste », « massacrer », « forcené », « brigands », « égorgés », « forfaits », « expirer », « pleurer », et « frémir ». De même, lorsque Lusignan s'applique à accélérer la conversion de sa fille, la prédominance consonantique /r/ résonne à nouveau dans ses énoncés incitatifs : « réunie », « rappela », « rester », « renier », « éclairer », « repentir », « vérité », « retrouve », « reprends » et « dérober ». Toutes ces expressions, à connotation dévalorisante pour la plupart, mettent donc en exergue le procédé argumentatif visant à discréditer la croyance adverse.

Certes, Lusignan se distingue dans son discours par la ferveur religieuse avec laquelle il s'énonce. Il n'empêche qu'il n'est pas le seul à proclamer haut et fort la foi chrétienne. Nérestan se rapproche de son père par la même ardeur rhétorique sauf que, chez lui, elle paraît fouguese, enflammée et virulente. Ainsi, quand il a appris que Zaïre et lui étaient frère et sœur du même sang, il s'est insurgé, comme le faisait son père, contre la croyance professée par sa sœur. Mais à la différence du vieux Lusignan, Nérestan ne s'abandonne pas au sentiment de détresse. Il n'adresse point des prières instantes à sa sœur pour lui faire changer d'avis. En revanche, son discours est souvent caractérisé par un ton ferme et catégorique qui ne laisse aucune place à la discussion. Vérifions dans cet exemple l'ascendant qu'il essaie d'exercer sur Zaïre :

Détester l'empire de vos maîtres,
 Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
 Qui né près de ces murs, est mort ici pour nous,
 Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
 Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,
 800. Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle. (Voltaire. 2004: 96)

Avec Nérestan, la persuasion s'obtient par la voie de la contrainte. Car loin de tenter de l'attendrir, il lui dicte ses exigences. La gravité de ses propos se reflète dans la distribution des verbes à l'infinitif qui, ayant valeur d'un impératif, assignent un pouvoir incisif à son intimation. En plus, Nérestan en réfère, à l'instar de Lusignan, à l'autorité des lieux sacrés, témoins de la bienveillance et de

¹³ Vers 655-656, 659-661, 662-663, 669, 671-672, 673, 676, 678, 679-681.

¹⁴ Vers 650, 665, 666, 669, 671, 672, 680, 681, 682.

¹⁵ L'allitération est une ressemblance consonantique. (Robrieux. 1993: 58-59)

l'immolation du Christ. L'alignement des déictiques « près de » et « ici » dans chaque hémistiche ainsi que l'emploi des pronoms « nous » et « nos » traduisent la même rigueur et le même enthousiasme que ceux de son géniteur de faire du prosélytisme.

Mais le fils opte pour un style plutôt hardi et acéré afin de propager sa foi. Alors, il fait savoir, dans les deux derniers vers, son exaspération contre sa sœur amoureuse qui hésite toujours à se rallier à la croyance ancestrale. En établissant dans son argument la hiérarchie des valeurs, il en appelle à la prééminence des valeurs morales auxquelles il tient, à savoir, la loyauté (« fidèle ») et la dévotion (« zèle »), sur la valeur sentimentale pour laquelle plaide Zaïre. Plus il s'engage dans ses sentiments religieux, plus son discours s'enflamme. Les paroles injonctives risquent de se transformer en une admonestation corrosive :

Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane !
Parente de Louis ! fille de Lusignan,
810 Vous, chrétienne, et ma sœur, esclave d'un soudan !
Vous m'entendez... Je n'ose en dire davantage :
Dieu, nous réserviez-vous à ce dernier outrage ?¹⁶ (Voltaire. 2004: 96)

On s'aperçoit dans cette interpellation qu'au lieu de l'appeler par son nom, Nérestan se sert des indications qui désignent des attributs de la personne de Zaïre (v. 808-810). Ce procédé de substitution d'un terme à un autre est connu sous le nom de pronomination. Cet usage prépondérant des désignations ayant des valeurs antagonistes a pour but de faire accroître le sentiment de culpabilité chez sa sœur. C'est-à-dire que d'un côté, on a les appellations mélioratives comme « le sang de vingt rois », « Parente de Louis », « fille de Lusignan », « chrétienne et ma sœur » et de l'autre, les qualifications dépréciatives tels « esclave d'Orosmane » et « esclave d'un soudan ». Alors que les premières s'adressent au sens de la dignité de Zaïre en faisant valoir la noblesse du sang, les secondes qui marquent la réprobation du frère, insistent sur l'état d'humiliation qu'elle consent à admettre.

La réprimande peut avoir des effets plus poignants et plus percutants quand la personne qui réprime feint de ne pas vouloir y continuer. Notons que cette hésitation à parler relève de la figure de pensée qu'on appelle la prétériton. C'est de cette manière-là qu'agit Nérestan qui devient brusquement avare de mots (« (...) je n'ose en dire davantage »). Tout en faisant semblant de cesser ses reproches, il les profère avec plus de force dans l'interrogation oratoire qui clôt ses vers. Déguisée sous forme de question, l'interrogation rhétorique est une sorte d'affirmation de ce que le locuteur estime être une évidence. Affectant d'adresser ses plaintes à Dieu, Nérestan ne veut qu'en effet faire prendre conscience à Zaïre de sa situation sociale. Or, celle-ci lui a annoncé qu'elle allait se marier avec le soudan car elle l'aimait. À entendre cet aveu mortifiant, il explose en anathèmes contre sa sœur :

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez :
835. Et, si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,

¹⁶ Voltaire rattache lui-même les Lusignan à Saint-Louis.

L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire ;
 Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
 Si ma religion ne retenait mon bras,
 J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
 840 Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
 De son indigne flanc le plonger dans le tien,
 Et ne l'en retirer que pour percer le mien,
 Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
 Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
 845 Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
 Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs :
 Zaïre, cependant, ma sœur, son alliée,
 Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée ?
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
 850 Qu'un Tartare est le dieu que sa fille a choisi ?
 Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
 En demandant à Dieu le salut de Zaïre. (Voltaire. 2004: 97-98)

Nérestan dénonce comme avilissant le sentiment amoureux de Zaïre. Ainsi défilent les termes insultants préférés contre sa sœur (« opprobre », « honte ») et à son amant (« barbare », « indigne », « Tartare¹⁷ », « tyran »). Tous ces termes contribuent, nous paraît-il, à lui faire sentir qu'elle est la cause de déshonneur de la famille. Le frère s'attribue alors le devoir et le pouvoir de remonter à sa sœur ses torts. C'est pourquoi on remarque le changement subit dans la relation d'allocution : le « vous » d'allocutaire employé en début du discours disparaît au profit du « tu ». Le passage du vouvoiement au tutoiement reflète non seulement la rage du frère qui s'intensifie, mais il confère encore de la légitimité à ses remontrances. Leur ton autoritaire et dénonciateur se renforce grâce aux effets de distanciation produits par la mise en parallèle des « vous/tu/ton/le tien » et des « je/ma/mon » ainsi que l'effacement total du « nous » de fraternité. Les réprimandes du frère taraudent davantage le cœur de la sœur du fait de ce jeu d'opposition qui ne fait qu'accuser son esprit dissident.

Agissant sous l'impulsion de sa foi absolue, Nérestan a fait figure de vrai enthousiaste. Sa colère effrénée a failli le pousser au crime sanguinaire (v. 838-842). Heureusement que cet acte criminel ne s'est pas réalisé. Car vu la férocité avec laquelle il décrit ce massacre imaginaire, Zaïre ne peut s'empêcher de trembler. Diverses étapes de geste criminel sont donc dépeintes : « Immoler », « plonger », « retirer », « percer », en vue d'intimider l'esprit chancelant de Zaïre. Même si Nérestan revendique l'utilité de la religion qui lui évite de peu de commettre la tuerie. En particulier, il persiste à exercer une coercition religieuse sur sa sœur.

Bien que son père et lui se vouent tous deux à corps perdu au service de Dieu, Lusignan fait preuve de moins d'âpreté dans ses paroles que son fils. Pourtant, on constate que le pathos fournit matière à l'expression de leur éloquence religieuse. Alors que l'un procède par exagération sur le plan

¹⁷ Les Tartares sont des peuples nomades de l'Asie centrale, particulièrement, des tribus mongoles.

émotionnelle, l'autre procède par intimidation et sommation. Témoins d'un engagement personnel et d'une conviction profonde, les paroles excessives peuvent donc prétendre au pouvoir persuasif dans la mesure où elles se portent garantes de la bonne foi et de la franchise de celui qui parle pour la cause à laquelle il adhère.

III. Zaïre ou la rhétorique larmoyante

Élevée dès son berceau au sérail sous la loi musulmane, Zaïre ignore tout de sa naissance. Elle sait simplement qu'elle est chrétienne. Car on lui a laissé une croix qu'elle porte toujours, à titre de parure, mais sans lui accorder un attachement particulier. Tout de même, elle avoue que cette croix lui inspirait souvent, malgré elle, le « respect » et « l'effroi » (v. 120). C'est la raison pour laquelle Zaïre éprouve toujours de l'appréhension dans la relation entre Orosmane et elle. De plus, sa confidente ne cesse de lui répéter qu'ils tentent un amour profane. Le destin lui joue, déplore-t-elle, un mauvais tour en faisant obstacle à sa quête d'identité :

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?
Chère Fatime, hélas ! sais-je ce que je suis ?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?

90. Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ? (Voltaire. 2004: 70)

Quoique tous les doutes concernant son origine sociale soient dissipés, son angoisse ne semble pas s'atténuer. Au contraire, Zaïre souffre de se découvrir. On l'entend donc crier son sort lamentable dans ces vers si troublants :

Hélas ! suis-je en effet, ou Française, ou sultane ?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane ?

905. Suis-je amante, ou chrétienne ? Ô serments que j'ai faits ! (Voltaire. 2004: 99)

Le gémissement de désespoir que Zaïre nous fait parvenir résume parfaitement l'univers conflictuel dans lequel évolue son personnage. Elle représente effectivement le lieu du conflit où se heurtent deux réalités inconciliables : Orient et Occident, amour et religion, divin et humain. Accusée de « blasphème » (v. 669) par son père et d'« hérésie » (v. 850) par son frère, elle est inlassablement poursuivie par le bourrèlement de la conscience. Ceux-là lui imputent, se plaint-elle, un forfait dont elle n'est pas responsable. Comment échappe-t-elle à la mauvaise fortune à qui elle a été vouée ? Ainsi incrimine-t-elle un malheureux concours de circonstances :

Dites... quelle est la loi de l'empire chrétien ?...
Quel est le châtement pour une infortunée,
Qui loin de ses parents aux fers abandonnés,
825 Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son âme, et s'unirait à lui ? (Voltaire. 2004: 96)

Quiconque n'aurait résisté à la bonté d'un homme. C'est en prenant surtout en considération de la qualité éthique d'un être humain qu'on peut surmonter la question des différences ethnique et religieuse. Telle est la justification qu'apporte Zaïre à son amour. Comme en témoigne le vers 825 où la

qui sombre dans une profonde affliction. De fait, elle exhale des plaintes déchirantes sur la cruauté de son existence :

Quel état ! quel tourment ! Non, mon âme inquiète
 Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;
 Une terreur affreuse est tout ce que je sens. (Voltaire. 2004: 122-123)

Ployant sous le faix des obligations qu'elle supporte de mal en pire, Zaïre en vient à clamer son indignation :

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
 Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie. (Voltaire. 2004: 106)

Quoiqu'on puisse dire, Zaïre ne pourra jamais se féliciter du sacrifice qu'elle consent. Voilà pourquoi, elle nous fait entendre le paradoxe du bonheur où son entourage tente de l'enfermer. L'alliance des mots contraires¹⁸ dans le vers ci-dessus (« victoire » vs « infortunée », « inhumain » vs « vertu ») permet de traduire avec plus de dynamisme expressif les misères de l'héroïne. Qui pourrait alors l'apaiser de ses peines et de ses remords ? Quand les humains restent sourds à son malheur, vers qui tournerait-elle pour trouver une consolation si ce n'est Dieu ? Zaïre n'oppose plus aucune résistance à la force divine et se rend devant elle. Elle lui lance ainsi cette apostrophe dans l'espérance que Dieu la soustrait au désespoir :

Je lui crie en pleurant : « Ôte-moi mon amour,
 Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ! (Voltaire. 2004: 106)

Son adhésion au christianisme s'avère totale dans cette invocation où Zaïre donne l'impression qu'elle renoue avec son passé et se réconcilie avec les figures du père et du frère. En attendant qu'elle reçoive l'eau du baptême qui accomplira sa conversion, elle conjure à nouveau Dieu de l'aider à avoir la lucidité de l'esprit :

Ô Dieu de mes aïeux ;
 Dieu de tous mes parents, de mon malheureux père,
 Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire ! (Voltaire. 2004: 123)

On n'omet de remarquer que les lamentations de Zaïre sont constamment parsemées d'interjections « hélas !¹⁹ », de points d'exclamation et d'interrogation. L'expression du pathétisme est souvent conduite aux larmes : « je mouille » (v. 1064), « je lui crie en pleurant » (v. 1066), « mes larmes » (v. 1064, v.1148). Il lui arrive même d'envisager la mort²⁰ comme une seule solution possible à

¹⁸ L'oxymore ou l'oxymoron est une figure de style qui « associe paradoxalement deux termes contradictoires en une formule ramassée (souvent un mot composé ou un nom et une épithète). » (Robrieux. 1993: 64.)

¹⁹ Vers 88, 794, 817, 903, 919, 1161, 1383, 1429, 1441.

²⁰ On lit ainsi dans les vers 1075-1076 :

« Que j'expire innocente, et d'une main si chère
 De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière. »

sa « malheureuse vie » (v. 1354). Ces signes verbaux et visuels sont là pour renforcer la fonction émotive du discours et amplifier sa dimension dramatique. Ils révèlent notamment l'incapacité du sujet à franchir les entraves sociales et morales qui l'ont privé de jugement personnel. En un mot, bien que Zaïre et Orosmane soient l'une et l'autre ballottés entre l'amour et le devoir, ils ne sont pas dotés d'une passion de même force. Si elle est réfrénée et inoffensive du côté de Zaïre, elle est au contraire ravageuse et destructrice du côté d'Orosmane.

IV. Rhétorique et idéologie

« Écrasez l'infâme », ce fameux mot d'ordre que Voltaire nous a légué est synonyme de sa lutte contre l'intolérance et le fanatisme religieux. En effet, des multiples questions concernant les attributs de la divinité, la nature de l'âme ou les origines de la vie furent vivement débattues. Les débats qui pullulèrent ne firent que susciter la fureur dogmatique chez les catholiques et les protestants, puisque chaque parti prétendait détenir la vérité absolue. Dans ses œuvres qui appartiennent à des genres variés (théâtre, contes philosophiques, ouvrages de polémique, ouvrages de critique religieuse, poésies et tant d'autres), le philosophe signe son combat contre l'emprise et l'obscurantisme des religions établies et y substitue la religion naturelle.

Zaïre est indéniablement une pièce engagée dans laquelle l'auteur nous fait passer sa critique de la religion révélée. Par des procédés rhétoriques et stylistiques, il cherche à agir sur le lecteur en faisant appel à son jugement, à sa rationalité, et à son affectivité. Qu'il s'agisse des thèmes choisis, des arguments développés ou des mots sélectionnés, tout est assemblé d'une manière harmonieuse et exprimé avec simplicité et éloquence, de sorte à faciliter la compréhension et l'adhésion à la thèse proposée.

En effet, si Voltaire admet l'existence d'un « Dieu horloger ou géomètre » (Denis. 2000: 132), c'est-à-dire d'une intelligence suprême qui régit l'ordre et l'harmonie dans le monde, il nie catégoriquement toute idée de révélation et de représentation de Dieu : Dieu « a pu créer l'esprit et la matière, sans être ni matière, ni esprit » (Badji. 1999: 28). C'est la raison pour laquelle il s'en prend à la croyance aux dogmes, à la pratique des rites ou des cultes enseignés par l'Église catholique. Sa vitupération contre le préjugé religieux se lit visiblement à travers ces paroles exaltées de Nérestan :

875 Je te blâme et te plains ; crois-moi, la providence
Ne te laissera point périr sans innocence.
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux :
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
880 Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyr.

(Voltaire. 2004: 98)

Voltaire remet ici en question le dogme de la grâce divine prêché par le jansénisme²¹, suivant lequel l'homme, portant en lui depuis sa naissance le péché originel, ne peut être sauvé que par la grâce divine. Seul le baptême administré par un prêtre permettra à l'homme d'être délivré de son péché et d'atteindre le salut. Ainsi, on ne peut que se demander comment Dieu a pu refuser sa grâce à une femme vertueuse telle Zaïre ? L'amour de Dieu connaît-il des limites ou des restrictions ? Si la vraie foi doit émaner du cœur, ce faux a priori ne foule-t-il pas aux pieds le respect des droits de l'individu et les libertés de l'homme que prônent les philosophes au XVIII^e siècle ? L'auteur s'oppose fermement à l'image de Dieu vengeur du jansénisme et y substitue la morale universelle : l'amour de son prochain, les sentiments de justice, de bonté et de fraternité. Les hommes de Lumières doivent uniquement se laisser guider par la raison que Dieu apporte à tous sans faire de distinction, et non pas par les fausses idées de miracles ou de faits surnaturels fondées sur des croyances irrationnelles.

Tandis que l'homme éclairé est prêt à discuter et à reconnaître la liberté de pensée de chacun, le fanatique est enclin à imposer sa foi à l'autre sans qu'il se soucie des moyens utilisés pour parvenir à sa fin. Les personnages de Lusignan et surtout de Nérestan incarnent les dangers du dogmatisme et du sectarisme. Car s'ils n'avaient pas été aveuglés par une croyance erronée, ils auraient compris les messages d'amour et de compréhension que le Christ voulait transmettre à tous les chrétiens : la crucifixion en est une preuve irréfutable. Ce geste symbolique montre d'ailleurs que le Christ fut lui-même une victime de l'intolérance. Tous les moyens de coercition vont donc à l'encontre du principe de la religion chrétienne. La vie de Zaïre aurait été ainsi épargnée et elle aurait été heureuse si son entourage avait su pratiquer la tolérance mutuelle. Zaïre aurait voulu lui demander de juger ses semblables plus sur leur valeur humaine que sur leur appartenance religieuse :

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
 Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
 Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
 1085 Généreux, bienfaisant, juste, pleine de vertus,
 S'il était né chrétien, que serait-il de plus ? (Voltaire. 2004: 107)

De surcroît, le philosophe associe à ce principe rationnel sa conception déterministe. Celle-ci consiste en l'idée que tous les événements, en particulier les actions humaines, sont liés et déterminés par un rapport de cause à effet (Delbecque. 1980. 114). C'est dans cette perspective que la conviction religieuse de Zaïre est fonction de la tradition et de l'éducation dans lesquelles elle a été élevée :

La coutume, la loi plia mes premiers ans
 À la religion des heureux Musulmans.
 105 Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance
 Forment nos sentiments, nos mœurs, notre créance.
 J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
 Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux. (Voltaire. 2004: 71)

²¹ Le jansénisme est un mouvement religieux fondé par l'évêque Jansen au XVI^e siècle. Il est à l'origine des dogmes du péché originel et de la grâce divine. (Badji. 1999: 5)

Voltaire s'affirme ici en tant qu'humaniste. Il croit profondément que, par-delà les diversités ethniques ou culturelles, existe une seule et unique morale universelle, qui s'applique d'une nation à l'autre. Telle est la réaction de Nérestan qui s'étonne de voir que Zaïre, enfermée au sérail, peut être une femme vertueuse :

Grand Dieu ! que de vertu dans une âme infidèle ! (Voltaire. 2004: 84)

De même, l'auteur laisse entendre sa critique des guerres de religion que menaient les chrétiens contre les musulmans, et au terme desquelles ceux qui remportaient la victoire pouvaient aussi faire triompher leur foi religieuse²². Par conséquent, Zaïre n'a d'autre choix que de se plier à la loi des vainqueurs :

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
 20 Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
 Au sérail des soudans, dès l'enfance enfermée,
 Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée. (Voltaire. 2004: 68)

En bref, la religion de Voltaire se borne donc à l'essentiel : il préconise avant tout la vertu, la générosité et la fraternité. Dépouillée de toute expression symbolique et rituelle du sentiment religieux et de toute pratique obscure, la religion voltairienne ne puise sa source que dans le sentiment intérieur, dans l'entendement qui conduira l'homme à la lumière du savoir.

Bibliographie

- Anstote. (1991). **Rhétorique**, trad. par M. Dufour et A. Wartelle. Paris: Gallimard.
- Badji. Rachida. (1999). **Les Représentations du sacré dans les tragédies Zaïre et Mahomet de Voltaire**. Mémoire de maîtrise. Université Paris VIII.
- Declercq. Gilles. (1992). **L'Art d'argumenter**. Paris: Éd. Universitaires.
- Delbecq. Dominique. (1980). **Voltaire, lecteur de Racine et Shakespeare dans Zaïre**. Mémoire de maîtrise. Université Paris III.
- Denis. Benoît. (2000). **Littérature et engagement : de Pascal à Sartre**. Paris: Seuil.
- Ducrot. Oswald. (1980). **Dire et ne pas dire**. Paris: Hermann.
- Fontanier. Pierre. (1977). **Les Figures du discours**. Paris: Flammarion.
- Gardes-Tamine. Joëlle. (1966). **La Rhétorique**. Paris: Armand Colin.
- Guntzberger. Julien. (1934). **Zaïre**. Paris: Classique Larousse.
- Molinié. Georges. (1992). **Dictionnaire de rhétorique**. Paris: Librairie Générale Française.
- Robrieux. Jean-Jacques. (1993). **Éléments de Rhétorique et d'Argumentation**. Paris: Dunod.
- Voltaire. (2004). **Zaïre**. Paris: Flammarion.

²² Lors de la septième croisade, Saint-Louis (Louis IX) voulut chasser les infidèles qui occupaient la ville sainte de Jérusalem, mais son armée échoua.